



Alexis Hayden & José-René Mora

Cet autre qui grandissait en moi

Tome I - Ma vie d'avant

 **PUBLIBOOK**
L'éditeur de tous les talents

**Cet autre
qui grandissait en moi**

Tome I

Ma vie d'avant

Des mêmes auteurs

Cet autre qui grandissait en moi – Roman en trois tomes :

Tome I – Ma vie d'avant – 2012
(Alexis Hayden & José René Mora)

Tome II – Si tu avais été... – 2009
(Alexis Hayden & Erwan Angelofys)

Tome III – Improbables destins (À paraître)
(José René Mora – Erwan Angelofys & Alexis Hayden)

Jamais je ne pourrai – 2012 (Alexis Hayden)

Hugosse – Pièce en 4 actes – 2013
(Alexis Hayden)

Alexis HAYDEN
&
José-René MORA

Ma vie d'avant

*Parce que tu n'en as rien à faire
Parce que je n'avais jamais cru au coup de foudre
Parce que tu as été une lumière dans l'obscurité
Parce que tu es, ce que tu es, et que je suis, ce que je suis
Parce que j'aurais pu faire les choses différemment
Parce que finalement je n'ai aucun regret
Parce que tu es arrivé trop tôt ou trop tard
Parce que les choses sont comme elles sont
Parce qu'on ne peut les changer
Parce que je n'oublierai jamais ni ton prénom, ni qui tu es
Parce malgré ma colère et de ma peine, je ne t'en ai jamais voulu
Parce que tu m'as dis que tu détestais ce que je suis
Parce que j'avais cru voir des étoiles dans tes yeux
Parce que tu es parti sans même me dire au revoir
Parce que j'aurais voulu croquer dans la même pomme que toi
Parce que je ne savais pas que tu me manquerais autant
Parce que tu as rejeté jusqu'a mon prénom
Parce ce que tu as vu des insultes, là où c'était du respect
Parce que l'affection est la chose la plus rare
Parce que tu n'écouteras jamais ce que j'ai à te dire
Parce que t'aimer est la pire chose que j'ai pu te faire
Parce que tu es unique, là où les autres sont communs
Parce que toi tu ne m'as pas aimé, là où moi le t'ai admiré
Parce que même si ça te choque tu resteras MON Clément
Parce que ce que j'ai vécu, personne ne pourra jamais me le voler
Parce que j'aurais des millions d'autres raisons à te donner...*

*Un grand merci à Paul,
pour ses annotations, conseils et anecdotes qu'il nous a permis
d'utiliser. J'appréhendais de les lire, il y en avait tellement...
Heureusement, José les a lus avant moi, et il n'y avait pas que
des reproches. Merci d'avoir lu ce texte avec autant d'attention,
et de l'avoir commenté avec humour. Il est toujours plus agréable
d'être repris avec le sourire !*

*Laisse-la s'élargir, cette sainte blessure
Que les noirs séraphins t'ont faite au fond du cœur
Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur...
Les plus désespérés sont les chants les plus beaux
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots*

Alfred de Musset

Avertissement

Lorsque le premier roman « Si tu avais été... » a été édité, nous pensions avoir tout dit de cette rencontre entre Bryan et Kévin. Les réactions des lecteurs nous ont incités à reprendre la plume et le clavier avec ce Tome I « Ma vie d'avant », donnant plus de détails sur la vie de Kévin avant sa rencontre avec Bryan.

Et pour ceux qui auraient détesté le dernier chapitre de ce qui deviendra le Tome II « Si tu avais été... », nous travaillons à la rédaction d'un troisième tome qui devrait s'intituler (si nous ne changeons pas d'avis d'ici-là...) « Improbables destins ».

Ainsi, avec le temps, ces trois romans n'en feront qu'un en trois tomes : « Cet autre qui grandissait en moi ».

Avant-propos

En ce début d'année 2012, au moment de la finalisation de ce roman, on parle beaucoup d'homosexualité dans les médias, et souvent dans le but de satisfaire un certain voyeurisme des téléspectateurs. Nos élites politiques s'emparent fréquemment de ce thème à des fins purement électoralistes.

Nous ne savons pas s'il faut s'en réjouir, ou au contraire désespérer, car même s'il semble que la société française soit de plus en plus ouverte et tolérante envers ce phénomène, fondamentalement, les regards ne changent pas. Il est toujours aussi difficile pour un(e) adolescent(e) ou un(e) jeune adulte d'avouer à ses proches et à sa famille ses « préférences ». Et, surtout, pour un garçon de déclarer son amour à un autre garçon. Nous sommes très loin de l'acceptation dans son sens le plus strict.

Les derniers rapports des associations LGBT font état d'une augmentation croissante des agressions homophobes, le nombre de suicides chez les jeunes gays devient un problème de santé publique urgent à traiter, des associations comme « Le refuge » accueillent de plus en plus d'homosexuel(le)s rejeté(e)s par leur famille. Le web est devenu un vivier pour les propos et insultes homophobes. Des applications sur smartphone ont même été éditées afin de reconnaître de possibles homosexuels, selon des critères et des clichés aussi subjectifs que ridicules. Peut-on dans ces conditions parler d'amélioration ? Certains intellectuels

bourgeois de la capitale, vivants dans leur bulle, pourraient le penser.

Nous avons assisté, en France, à un déferlement de propos hostiles et haineux envers les homosexuels, notamment lors des débats sur l'adoption du Pacs en 1998/1999, ainsi qu'à des slogans moyenâgeux utilisés durant la manifestation organisée par ses opposants tel que : « Les pédés au bûcher ». Défilé avec à sa tête, la représentante du parti chrétien démocrate qui, quelques années plus tard, déclarait hypocritement et avec une mauvaise foi forçant l'admiration : n'avoir rien contre les homosexuels.

Encore aujourd'hui, on peut entendre ici et là, des prises de positions politiques à l'opposé de la notion de respect, d'égalité de la personne ou, plus globalement, de dignité humaine. Dans ces conditions, alors qu'un député insulte des milliers de personnes homosexuelles sur une chaîne publique à une heure de grande écoute, sans être inquiété, pourquoi votre voisin, votre père, votre patron ne pourrait-il pas faire de même avec vous ?

Dans le même ordre d'idée, les récentes levées de boucliers des mouvements religieux les plus extrêmes – toujours eux – et partis politiques réactionnaires – jamais en reste – concernant le mariage pour tous, proposé par certains candidats à la présidence de la république, sont une preuve supplémentaire d'une forme de conservatisme dépassé et malvenu. En somme, déconnecté des réalités sociétales.

La sociologie et l'histoire prouve que les homosexuels sont des millions à travers la planète et, ont été victimes de persécutions aux heures les plus sombres de notre histoire contemporaine, voire actuellement punis de lourdes peines de prison ou de la peine capitale dans certains pays.

Au regard des dernières statistiques, il apparaît que la population homosexuelle et bisexuelle de plus de dix-huit ans serait de 6,5 % en France, soit environ quatre millions d'individus. On peut aisément comprendre le regain d'intérêt que représente la communauté LGBT pour les partis politiques de tous bords. Il convient de regretter que les débats de fond sur les grands thèmes de la vie homo – mariage, adoption – ne soient abordés qu'à l'occasion d'échéances politiques de premier ordre, mais souvent sans avancée significative.

Aborder la thématique gay sans évoquer l'homophobie serait un non-sens. Un chiffre issu du rapport annuel 2011 de l'association SOS homophobie pourrait résumer ce sujet : 141 agressions physiques. Ce chiffre se passe de commentaires. Des études récentes laissent à penser que les plus grands homophobes seraient des homosexuels refoulés. Il est facile de voir cela comme une sorte de cercle « vicieux ». L'homophobie empêche les gens de s'assumer. Mais si l'on pouvait s'assumer, il n'y aurait peut-être pas d'homophobie...

Assumer son homosexualité est un combat, dans lequel nous prenons des coups. Parfois, nous avons l'impression d'être sonnés, fatigués, mais nous nous en relevons toujours, car nous n'avons pas le choix. D'une certaine façon, notre bonheur en dépend. Bien sûr, il serait si simple de tout abandonner, de renoncer en rentrant dans le moule de l'hétéro-norme, au risque de vivre avec un masque toute notre vie. Durant cette période d'acceptation, nous avons cru que nous allions sombrer. Nous avons honte, nous nous sentions mal, à cause d'un sentiment tout ce qu'il y a de plus naturel et de plus pur : l'amour de, et pour, son prochain. Certains iront jusqu'au rejet de leur nature profonde et vivront dans le déni, jusqu'à la fin de leur vie, d'autres pourront s'affirmer tardivement. Il est toujours bon de rappeler que, d'après certaines sources, 80

% des jeunes homos mèneraient une double vie et n'assumeraient pas leur homosexualité.

Nous savons ne pas être comme les autres, mais il faut apprendre à vivre par nous-mêmes, au-delà du regard des autres et parfois au-delà de celui des personnes qui nous sont proches. Combien de jeunes homos ont été rejeté par de prétendus amis ? Certains se relèvent difficilement de ce combat, voire n'y survivent pas. Nous avons pour eux une pensée tendre et amicale.

On pourra toujours dire que l'amour entre deux garçons, c'est mal, c'est sale. Mais est-ce si important ? Puisque finalement tout cela n'est qu'une question de différence de sexe. Sur le plan de la morale : en quoi deux garçons s'aimant est-ce plus choquant, plus dégradant, plus anormal qu'une relation sexuelle tarifée entre un homme et une femme, sans amour ni sentiment ?

Alors oui, c'est un combat contre une pseudo-morale, contre deux mille ans de servitude judéo-chrétienne, contre des clichés ayant la vie dure, contre l'incompréhension et souvent contre la bêtise des autres, parfois, contre nous-mêmes. Gardons à l'esprit que le sentiment amoureux, quelque soit sa forme, n'est tout simplement régi par aucune norme, par aucune règle, par aucune loi.

Les tentatives d'explications sur l'origine de l'homosexualité, innée ou acquise, ne sont pour le moment que de simples querelles de scientifiques et de philosophes (ou se réclamant comme tels). Ce qui reste certain à l'heure actuelle, c'est que ce phénomène a été constaté depuis des siècles aussi bien chez les humains que dans le règne animal. En conséquence, si l'homosexualité est considérée – par quelques homophobes, intégristes de tout poil, et autres pourfendeurs du vice – comme contre nature, il est évident, en revanche, d'affirmer qu'elle est

naturelle et aussi vieille que le monde, mais bien entendu ce genre de propos pourrait nous faire accuser à tort de prosélytisme.

Il serait simple de prétendre que ce roman est une fiction issue de l'imagination de ses auteurs en affirmant que « Toute ressemblance avec des personnages existant ou ayant existé ne serait être que pure coïncidence... », mais souvent, la fiction a, dans les faits et les situations, rejoint la réalité, et l'inverse...

Ce livre n'a pas pour vocation de parler uniquement d'homosexualité, ni d'être revendicatif, et encore moins communautariste, mais simplement de parler d'acceptation de soi et...

d'amour.

Chapitre 01

La « normalité »

Je venais d'avoir 14 ans, l'année scolaire s'achevait et j'étais admis en troisième, tout allait bien. Ma vie était tranquille mais relativement monotone. Je ne regrettais pas les angoisses que mon père m'avait fait vivre, mais j'aurais aimé un peu plus d'animation. Jamais content !

Mes impossibles amours étaient des impasses, la solitude me pesait. Je n'allais pas tarder à découvrir qu'il faut peu de chose pour que tout bascule.

Ce fut en allant à la soirée d'anniversaire d'Élodie, ma meilleure amie, le samedi 17 juin 2000, que ma bonne marraine la fée usa de sa baguette magique, ou mon ange gardien de son arc et de ses flèches, pour donner à ma vie l'animation dont je rêvais. Hélas, sur cette fichue planète, quand les choses se mettent en mouvement, il est parfois bien difficile de les contrôler, encore plus de les stopper. Il est des jours où Cupidon fait n'importe quoi !

J'ai écrit « hélas »... Non, finalement, pas hélas. Je n'ai aucun regret, toutes ces choses, bonnes ou mauvaises, je suis trop content de les avoir vécues. Merci marraine ! Merci mon ange !

Élodie et moi étions plus que des amis, nous étions comme frère et sœur, complices, confidents, souffre-douleur l'un pour l'autre... Nous habitions dans le même immeuble. J'étais arrivé dans son quartier et dans son école après le divorce de mes parents. Elle m'avait instantanément accepté à ses côtés et j'y

étais resté pendant toutes ces années du primaire. Le hasard des répartitions, à partir de la quatrième, s'il nous sépara, ne parvint pas à anéantir notre complicité. Il faut dire que nous avons d'énormes souvenirs en commun.

Je m'appelle Kévin, et aux dires de certains, je ne suis pas normal. J'ai toujours été fâché avec ce que l'on considère comme la « normalité. » Quand la majorité des gens écrivent de la main droite, moi, je préfère la gauche. Au conservatoire, avant de me fixer sur la clarinette, je m'étais essayé à la guitare. La première fois que j'en pris une dans mes bras, la prof me dit :

- Dans l'autre sens.
- Quoi, dans l'autre sens ?
- Tu la tiens à l'envers.

Mais non, je la tenais à l'endroit... enfin, à mon endroit.

Lorsque j'observais ceux qui me considéraient ainsi, à commencer par mon père, je me disais : « Si c'est ça être normal, je préfère ne pas l'être. »

Au collège, mon meilleur ami, Jérémy, avait un petit frère anormal, il était trisomique. Lui ne pouvait pas le cacher, je vous rassure : il n'en avait pas l'intention. Moi, j'ai toujours hésité à dire ce que j'étais.

Dans la chanson de Renaud « Petit pédé », un couplet m'a toujours fait sourire :

*« T'aurais été noir, pas d'lézard
Besoin d'annoncer à personne
Mais c'est franchement une autre histoire
Que d'avouer "j'aime les hommes" »*

Évidemment, j'aurais pu être noir et pédé. Mais non, je n'étais que pédé, et les rares fois où j'ai osé le dire, ou celles où je n'ai pas pu le cacher, je m'en souviens encore.

Fils unique, ce fut dès l'année du CM1 que j'entrepris de faire mes premiers cours d'anatomie sur Élodie. Ma mère me la citait toujours en exemple, pour ses rondeurs. Nous étions du même âge, et je confirme, on ne lui voyait pas les côtes !... Elle était consentante, je l'étais aussi. La seule qui ne l'était pas, faute de lui avoir demandé son avis, c'était ma mère. Je crois que les mamans ont un sixième sens pour détecter les conneries. C'est ainsi qu'alertée, par un mystérieux et probable inhabituel silence, elle fit irruption dans la salle de bains. Et ça..., ce n'était pas prévu. Quand elle me surprit la main dans la petite culotte d'Élodie, l'affaire prit instantanément une tournure dramatique. Ce n'était vraiment pas de pot, puisque c'était la première fois que nous nous y collions !

Je ne compris pas où était le drame. Oh là là ! Il n'y avait pas mort d'homme, puisqu'elle était d'accord. Mais les adultes sanctionnent plus qu'ils n'expliquent. La sentence tomba : interdiction de se revoir... dans les salles de bains !

Quand il l'apprit, Alexandre, ami et confident, éclata de rire en me traitant de maladroit.

- Arrête de rire, ce n'est pas drôle.
- Et alors, c'est comment, un sexe de fille ? me demanda-t-il.
- J'ai à peine eu le temps de le voir. En fait... On en fait tout un drame, mais je crois que ce n'est pas si terrible. Enfin, moi, ça ne m'a rien fait, à part une grande frayeur, quand j'ai vu ma mère arriver.

Le problème avec les souvenirs, c'est que, pour en avoir..., il faut d'abord les vivre. Pour les bons, c'est facile, les autres, c'est plus chiant.

Ce n'était pas l'habitude de ma mère de sanctionner de cette façon, je pense qu'elle le fit pour sauver la face devant les parents d'Élodie. Pas très intelligent, Maman, à m'interdire de toucher aux filles, voilà ce que je suis devenu.

Cette histoire sans grande importance aurait pu tomber dans les oubliettes de ma mémoire si un autre incident n'était survenu l'année suivante. Incident qui me laissa perplexe sur la complexité de mon cerveau, sa logique, ainsi que sur la profondeur de ma lâcheté. Mais qu'aurais-je pu faire d'autre ? Ce soir-là, j'eus une longue discussion avec Alexandre. Il tenta de me remonter le moral.

Mes amours furent assez chaotiques, dans le sens où je n'étais pas insensible aux charmes des filles, mais avec une nette préférence pour les garçons. Et cela, il ne me fallut pas longtemps pour le comprendre.

Dès la rentrée en CM1, je remarquai un garçon de ma classe, qui venait d'arriver ou que je n'avais pas vu auparavant (chose aussi improbable qu'étonnante !), je ne sais plus très bien. Il était gentil et super mignon, j'en tombai immédiatement amoureux.

Dans la vie, il y a les blonds, les bruns et les roux, puis les entre-deux, ceux dont les couleurs – tant des yeux que des cheveux – sont parfois aussi changeantes qu'indéfinissables. Arnaud était de ceux-là. Ses cheveux châains tiraient tantôt sur le brun, tantôt sur le blond sans compter les reflets roux..., un vrai caméléon ! Ses yeux, selon l'éclairage, étaient un mélange de vert, de marron et de jaune aussi. On disait : « Il a les yeux marron » ! Oui, mais quand même, il y avait du vert ! Nous

avons ce point en commun, et j'aimais me dire qu'il y avait un peu du vert de mes yeux dans les siens. J'ai le souvenir de certains matins où, les rayons du soleil levant, pour mon plus grand bonheur, venaient jouer avec toutes ses couleurs. Je me déplaçais de quelques pas, et elles changeaient encore. Je ne l'écoutais plus : je l'admirais.

Nous avions le teint aussi clair, mais, à mon grand désespoir, mes cheveux étaient couleur corbeau. Il était plus petit et encore plus maigre que moi. Il aurait fait le désespoir de ma mère, qui se lamentait toujours en voyant mes côtes. Moi, je l'aimais, j'aurais tellement voulu lui ressembler. Il devint très vite mon meilleur ami, et exceptionnellement il le resta pendant ces deux années du Cours Moyen. Alexandre n'en fut pas jaloux, il comprenait. Arnaud n'avait qu'un seul défaut : il était nul en mathématiques. Mais ça, on s'en foutait pas mal.

Nous étions inséparables. Pour la première fois, je pouvais parler librement à la personne que j'aimais, c'était nouveau et très agréable. Avec le recul, je reste persuadé que tout rapprochement ne put être de mon initiative. Arnaud était beaucoup moins timide que moi, il semblait toujours décontracté, libéré. C'est sûrement lui qui vint me chercher, peut-être avait-il compris. Un abîme nous séparait. Il était beau, je me sentais ordinaire. Il connaissait tout, j'étais ignare. Il parlait pendant des heures, moi, je n'avais pas encore appris, ou peut-être n'avais-je rien à dire. Je l'écoutais, admiratif. J'avais du mal à soutenir son regard. Tout nous opposait. Ses parents s'entendaient bien, les miens étaient séparés. Il était déjà allé au restaurant, moi, je ne sortais jamais, ou si peu.

J'ignore quels sentiments il éprouvait à mon égard, probablement seulement qu'une grande amitié. Il semblait très intéressé par les filles, même si nous ne parlions jamais de nos amours. Mais je m'en foutais, je l'aimais et c'était un plaisir d'aller à l'école, où j'étais sûr de le retrouver. Son sourire, chaque matin, me convainquait de l'importance que j'occupais dans sa

vie. J'étais incapable de lui rendre. On m'avait plutôt appris à cacher mes sentiments. L'amour fausse nos réactions, notre éducation aussi, et toutes ces contraintes nous poussent parfois à faire le contraire de ce que nous aimerions.

Chapitre 02

J'en avais toujours rêvé

Un début d'après-midi, des filles arrivèrent à l'école en courant et en disant à qui voulait bien les entendre :

— Arnaud a montré son zizi aux filles ! Arnaud a montré son zizi aux filles !

J'étais consterné. Comment pouvaient-elles raconter de tels mensonges ! La nouvelle fit vite le tour de l'école, comme s'il s'était agi d'un crime odieux.

Par je ne sais quel prodige, Damien, qui nous cherchait continuellement bagarre, réussit à convaincre toute l'école d'attendre Arnaud, et de lui réserver l'accueil qu'il méritait, afin de lui manifester leur désapprobation. Il était ravi de tout ce remue-ménage, je le voyais sur son visage. Il se sentait important, il jubilait. Et moi, je regardais, impuissant, tous ces préparatifs.

Je pensais à mon copain, je le savais tellement décontracté dans la vie, que je commençais à douter : et s'il l'avait réellement fait ? Non, ce n'était pas possible ! Pas lui !

Moi qui n'étais pas le dernier à me laisser déshabiller par ma petite voisine, j'étais incapable d'admettre qu'il ait pu faire la même chose. Allez comprendre...

Et bien sûr, ce jour-là, il n'en finissait pas de ne pas arriver. Lorsqu'il apparut enfin, cinq minutes avant le début des cours, toute l'école s'était agglutinée devant l'entrée, lui laissant juste un passage. Je le voyais avancer, impuissant, qu'aurais-je pu faire pour l'aider ? Comment faisait-il pour avoir l'air si décontracté ? Il marchait normalement sans se presser. J'étais mort de trouille, mais je l'admirais. À sa place, j'aurais pris la fuite.

Dès qu'il s'engagea dans la foule, tous le bousculèrent en l'insultant. Je suis resté là, deux pas en arrière, comme un trouillard, pétrifié, la peur au ventre. Le vicieux Damien lui fit un croche-pied, il perdit l'équilibre et tomba au sol. Tous se jetèrent sur lui, je vis Damien lui donner des coups de pied. Se mettre à plusieurs pour frapper quelqu'un à terre, c'était bien dans son style. Voir celui qu'on aime se faire ainsi tabasser, c'est l'horreur. Ce qui sauva mon ami fut le coup de sifflet du directeur, annonçant le début des cours.

Les enseignants, qui à leur habitude discutaient en groupe au milieu de la cour, ne pouvaient pas ignorer que quelque chose d'anormal se déroulait sous leurs yeux. Dans cette école, ils avaient encore de l'autorité. Un seul mot aurait suffi pour faire cesser le carnage. Pourtant, aucun d'entre eux ne bougea, j'étais dégoûté.

J'aidai mon ami à se relever. Il était livide mais égal à lui-même, imperturbable. Nous regagnâmes la classe sans dire un mot.

Plus tard, à chaque fois que je voyais une scène de lynchage au cinéma, dans les westerns, je revoyais mon ami sous les coups, et j'avais cette même douleur au ventre car je savais le côté inhumain des hommes.

Le cours commença, il était là, devant moi, comme s'il ne s'était rien passé. Je ne le quittais pas des yeux. Non, il ne pouvait pas avoir fait ça, pas lui. Les filles avaient menti, obligé.

Nous nous retrouvâmes enfin seuls à la récréation.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Alors il me raconta l'histoire, avec son naturel et son humour habituels. Je lui pardonnai aussitôt.

Il discutait avec trois filles dans la cage d'escalier de son immeuble. Comment en était-il arrivé à leur demander si elles

voulaient voir son « zizi », je l'ai oublié. Je ne me souviens que de la suite :

- Elles étaient là, elles gloussaient en se regardant sans répondre. Elles n'osaient pas dire « oui » mais elles n'ont pas dit « non ». Elles m'énervaient, alors j'ai baissé mon survêtement et je leur ai montré.
- Pourquoi t'as fait ça ?
- Je ne sais pas. Elles en mouraient d'envie.
- Ce n'est pas une raison.

Nous étions les yeux dans les yeux, il riait, il était content de lui.

Ce soir-là, je me posai toutes les questions possibles. Damien était nul en français, il était nul en mathématiques, il était nul en tout ! Comment avait-il fait pour convaincre toute l'école de le suivre, comme on lève une petite armée ? Avait-il le même génie que certains conquérants, qui levèrent des légions. Pourquoi ? Pour rien, juste pour faucher des milliers ou des millions d'hommes « du troupeau des humains ». Lui qui aimait tant se battre, j'espérais qu'il ferait un bon militaire et qu'il s'en prendrait plein la gueule !

Et moi, pourquoi étais-je resté là, sans intervenir ? Ce n'était pas la première fois. Lorsque ma mère, sous les coups de mon père, appelait au secours, je restais planqué dans mon lit, sans bouger. J'avais honte de tant de lâcheté. J'aurais dû aller à sa rencontre, on aurait fait front à deux. Mais je ne l'ai pas fait...

Pourquoi croit-on toujours que la personne que nous aimons est différente, parfaite ? Je m'endormais, souriant et rassuré. Je n'étais pas un monstre, ni Arnaud un saint. Lui non plus n'avait pas de sœur, et il devait se poser autant de questions que moi sur l'anatomie des filles et la sexualité en général. Nous n'en parlions jamais.

Je découvris un autre Arnaud, plus humain, plus accessible. J'aurais bien aimé être à la place de ces idiotes de filles, car je savais qu'il était beau, partout.

Pendant des années, à chaque fois que je repensais à cette scène, mon cœur s'emballait et des pulsions sanguines m'empourpraient le visage de fureur, de colère et de confusion. Comment avais-je pu rester là comme un lâche sans tenter de le secourir ? J'aurais dû foncer dans le tas, les éclater tous, surtout Damien. Ça n'aurait probablement rien changé, car si tous étaient agglutinés autour lui, tous ne le frappaient pas. J'aurais dû me précipiter à sa rencontre et faire garde du corps... J'aurais dû...

En entrant au collège, j'ai perdu de vue Arnaud. Qu'est-il devenu ? En écrivant ces quelques lignes, je me demandais s'il se souvient encore de cette histoire. Je crois que, de nous deux, c'est moi qui en ai le plus souffert.

Nous avions grandi, et ce soir-là, Élodie fêtait déjà ses 15 ans. Pour la circonstance, ses parents avaient fait fort. Ils avaient loué une petite salle des fêtes et invité beaucoup de monde, dont certains que je ne connaissais pas ou de vue seulement. Probablement de la famille, ou d'anciens camarades de classe de leur fille.

L'ambiance était sympathique, autant que ses parents, d'ailleurs. Tout se passa bien, jusqu'au moment où, pour en éviter deux qui chahutaient, je bousculai involontairement Élodie, qui perdit l'équilibre. Et comme une catastrophe n'arrive jamais seule, en tombant, elle renversa son verre de Coca sur sa belle robe blanche. La totale ! Je restais là, un peu bloqué. J'hésitais

entre l'aider à se relever ou me suicider tout de suite, lorsqu'un garçon, que j'avais déjà remarqué, me chopa à pleines mains par la chemise et me plaqua assez violemment contre un mur, en me demandant d'une voix grave, qui se voulait sans doute virile :

— Qu'est-ce qu'il y a ? T'as un problème avec Élodie ?

C'était un beau gosse, un peu plus grand que moi. Comme cette violence à mon égard n'était nullement justifiée, je compris tout de suite que c'était probablement lui qui avait un problème, et que, puisqu'il avait l'air plus costaud que moi, je n'allais pas tarder à en avoir aussi.

Je protestai en tentant de me dégager.

— Mais arrête, je n'ai pas fait exprès !

Il me replaqua aussi violemment contre le mur. Heureusement, Élodie cessa un instant d'essuyer sa robe, pour venir à mon secours.

— Arrête, Jérémy, c'est Kévin, c'est un ami, il n'a pas fait exprès.

Le justicier de service me lâcha sans s'excuser. Il se contenta de me fixer d'un sale œil, pendant que, mécontent, je remettais ma chemise en ordre. Il était beau, mais il avait l'air très con, Jérémy. Comme quoi...

Je vins m'excuser auprès d'Élodie.

— Tu n'y es pour rien, me rassura-t-elle. Maintenant, je n'ai plus à me soucier pour ma robe, et si on me fait des remarques désobligeantes, je n'hésiterai pas à cafeter :
« C'est de la faute de Kévin ! »

Je la pris dans mes bras et l'embrassai.

- Merci, Élodie, t'es trop cool avec moi. Qui c'est, ce Zorro qui m'a à moitié défoncé la poitrine ?
- Je te signale, pour ta culture, que Zorro n'est jamais de blanc vêtu. C'est un copain, il est dans ma classe depuis Pâques. C'est un beau mec, non ?... Tu crois qu'il me drague ? me demanda-t-elle.

Élodie savait qui j'étais, nous en avions longuement discuté. Elle m'avait souvent remonté le moral. Avec elle, pas besoin de faire semblant, je pouvais être naturel.

- C'est sa façon de draguer ! dis-je avec de grands yeux étonnés. Reste à savoir qui il draguait ?

Elle me regarda un moment, sceptique, puis éclata de rire.

- Je n'avais pas pensé à ça, dit-elle. T'es trop fort, Kévin.
- Je n'y avais pas réfléchi non plus, tu viens seulement de m'y faire penser. Sinon, c'est vrai que c'est un beau mec... J'ignorais qu'un chevalier blanc assurait ta protection ! dis-je en riant également.

Nous n'étions pas dans la même classe, mais je savais qu'il était là depuis Pâques, je l'avais déjà remarqué, au collège, et au conservatoire. Quand je jouais de la clarinette, il jouait de la guitare. Ce soir-là, il était blanc des pieds à la tête. Jamais cette expression n'avait été aussi vraie. Baskets blanches, jean blanc, on devinait bien ses omoplates sous son polo blanc à manches longues, relevées sur ses avant-bras. Car en la circonstance, j'avoue l'avoir plus observé lorsqu'il était de dos. Toutefois, de l'autre côté, on voyait aussi très bien ses clavicules par l'échancrure de son polo. Tout cela pour dire qu'il n'était pas plus

gros que moi. Seul contraste avec tout ce blanc : ses cheveux, ses sourcils et ses yeux noirs. Un nez un peu proéminent et légèrement cassé, mais qui n'enlevait rien à son charme. Bref, trop beau !

Puisque je suis parti dans les descriptions... Élodie était devenue une belle blonde aux yeux bleus, mince et très élégante, beaucoup de garçons lui tournaient autour mais elle n'était encore sortie avec aucun. Inutile de vous dire que tous attendaient les slows, pour l'inviter. Lorsqu'une fille vous invite pour son anniversaire, tous les mecs normalement constitués – c'est-à-dire tous ceux qui ne s'appellent pas Kévin – s'imaginent avoir une chance. « Elle a pensé à moi ! » Sauf que, ce soir-là, elle avait pensé à beaucoup, même à moi ! Alors, imaginez ma surprise lorsqu'elle vint m'inviter, avant même que la musique du premier et unique slow ne démarre...

— Tu viens danser ! me demanda-t-elle.

En fait, ce n'était pas une demande mais une affirmation, presque un ordre.

— Je ne sais pas danser.

— Un slow, c'est facile, laisse-moi faire.

— Un slow ?

Sans répondre, elle me prit par la main et m'attira dans ses bras. Comment aurais-je pu refuser cette faveur à ma meilleure amie ? Lorsque le slow débuta, nous étions déjà dans les bras l'un de l'autre, et je vis la tronche dépitée des prétendants, y compris celle Jérémy. J'étais plié de rire. Son oreille était tout près de ma bouche, alors, bavard comme je l'étais alors – et comme je le suis toujours –, je ne pus me retenir de plaisanter et elle de me répondre. Elle était drôle, je le fus probablement aussi, car nous passâmes ce slow à nous parler et à rire. Un peu plus peut-être

que nous n'aurions dû. Ce qui énerva encore davantage les amoureux transis et inquiéta les parents d'Élodie.

- T'es trop forte, Élodie, il n'y a que toi pour faire des trucs comme ça. Tu sais que je ne suis pas un garçon facile, et qu'avec moi tu n'as aucune chance ?
- Je ne t'ai pas invité pour cette raison. Ils sont tous en train de me tourner autour, en dansant avec toi, je vais les calmer. Mais ce n'est pas uniquement pour ça, je t'aime beaucoup. J'en avais envie.
- Finalement..., je ne regrette pas.
- Quoi ?
- De t'avoir foutue par terre ! C'est une très bonne technique : deux minutes plus tard, je suis dans tes bras ! Le prochain mec qui me plaît, je lui fais pareil !
- Tu vas faire ça à Jérémy ?
- Heuuu, non. Pas lui. Je suis suicidaire mais pas à ce point... Merci Élodie, j'en avais toujours rêvé.
- De quoi ?
- Danser un slow avec la première fille que j'ai foutue à poil !
- Arrête, ce n'est pas drôle !

Mais elle riait autant que moi. Nous continuâmes de plaisanter de cette façon. Élodie était belle et avait de plus une grâce infinie. Quand les autres filles, pendant les slows, étaient vautrées sur leur partenaire, elle, bien droite, avait ses avant-bras posés sur mes épaules et croisés derrière ma nuque. Elle se tenait délicatement par le poignet. Je nous vis dans le reflet d'une vitre, je nous trouvais très... beaux, gracieux, et sympathiques aussi.

Chapitre 03

Je le trouvais quand même gonflé

Le lundi matin, à peine arrivé au collège, Jérémy vint direct vers moi, comme s'il me guettait. J'affichai instantanément le masque des mauvais jours, prêt à bondir en cas d'agression. Il était tout sourire, mielleux, méconnaissable. Je constatai ce que j'avais déjà remarqué : lorsqu'il riait ainsi, jusqu'aux oreilles, il avait un visage féminin ! Pourtant, il n'avait rien d'une fille, ni dans l'allure, ni dans les gestes ou la démarche, au contraire. Certains homos à l'adolescence marchent très droits, très raides, pour éviter tout déhanchement révélateur qu'ils s'imaginent avoir. D'autres, légèrement penchés en avant, se dandinent exagérément de gauche à droite. J'appelais cela « la démarche à la gorille », avec ou sans brume. Vous voyez ce que je veux dire, n'est-ce pas ? Car enfin, « un » gorille, c'est forcément masculin et entouré de femelles ! Gare au gorille ! Jérémy marchait normalement. J'en étais là de mes réflexions lorsqu'il s'arrêta en face de moi.

— Bonjour, dit-il.

Je ne répondis rien, j'attendais la suite.

— Excuse-moi pour samedi soir, je ne savais pas que tu étais un ami d'Élodie.

— Tous ceux qui étaient présents samedi soir étaient des amis d'Élodie. Mais ça change quoi ? Je n'avais pas fait exprès,

ce n'était pas la peine de me bousculer comme tu l'as fait, dis-je sur un ton désagréable.

Il s'excusa encore, puis me tendit la main en disant :

— On fait la paix ?

Je l'observais : c'était vrai qu'il était beau, même de près. Je n'avais pas trop envie de la lui serrer, mais c'aurait été con de ne pas le faire. Alors, j'acceptai sans conviction cette main tendue.

— T'es dans ce collège, toi aussi ?

Oh, la question à deux balles ! Il me draguait ou quoi ? Je répondis sur un ton moqueur :

— Non, non, je ne viens ici que pour agresser les filles.

Il se força à rire, et pour la première fois, je le vis un peu gêné, les joues toutes rouges. Tu étais assez fort pour me plaquer le long d'un mur, moi, je l'étais assez pour te mettre mal à l'aise ! Un partout, la balle au centre. Mais la partie venait juste de commencer, et même avec ce petit avantage, je n'étais pas certain de la gagner.

J'eus soudainement un doute : j'avais déjà remarqué ce mec, mais finalement, peut-être m'avait-il remarqué en premier. J'ai plusieurs fois constaté cette chose étrange dans ma vie : lorsqu'un mec est attiré par un autre, comme il n'ose pas le draguer, puisque c'est interdit, la seule solution d'approche, c'est la violence. Prendre un ami par la main ou par le bras : quelle horreur ! Des coups de poing dans la gueule, c'est plus viril, plus acceptable. Toujours cacher ses émotions, ses sentiments... Je connaissais la leçon, mon père me l'avait apprise.

Ainsi s'acheva ma deuxième rencontre avec Jérémy. Lorsqu'Élodie l'apprit :

- Jérémy homo ! Je n'en reviens pas.
- Hey ! Je n'ai pas dit cela. J'ai seulement dit qu'il s'était excusé. Ça prouve qu'il est poli, c'est tout.
- C'est ça, prends-moi pour une idiote.

Cette dernière réplique me laissa songeur. Et si c'était vrai ? Je repensais à la scène quand il m'avait bousculé. Ce premier contact l'avait-il excité ? Trop drôle. Je riais tout seul.

- À quoi penses-tu ?
- À rien.

Jérémy ne me parla plus, mais me salua toujours de loin, sur le chemin du collège ou dans la cour. Je riais en pensant au renard de Saint-Ex, et à sa technique infaillible pour apprivoiser : se rapprocher doucement, un peu plus chaque jour. Ce n'était peut-être que mon imagination, mais si ce n'en était pas... Je n'étais pas contre. Il est toujours flatteur de se faire draguer, surtout par un beau mec.

Dans le parc du Sausset, entre Villepinte et Aulnay, il y avait toute une partie très vallonnée, réservée pour le moto-cross. J'y allais parfois avec mon VTT, je n'étais pas le seul. C'est là que je croisai Jérémy pour la troisième fois. Il me salua, je ne l'avais pas vu arriver. M'avait-il suivi ? Ou était-ce le hasard ?

Cette rencontre fut un peu plus détendue. Je le laissai parler, il m'expliqua qu'il venait souvent dans le parc, et s'étonna que nous ne nous soyons pas déjà rencontrés. Oui, très surprenant, je trouvais aussi. Il était ici depuis Pâques, merci de l'info ! Il venait de l'Yonne mais préférait de loin la région parisienne. Un seul reproche : il n'était pas facile de s'y faire des amis...

Le lendemain après-midi, à la sortie du collège, quand il me rattrapa, j'étais presque arrivé chez moi. Il me demanda si j'étais partant pour une balade à vélo dans le parc.

— Non, désolé, je ne peux pas.

C'était catégorique et sans appel, je le plantai là. À peine rentré, je me demandai ce qui ne tournait pas rond chez moi ? J'étais peut-être en train de me faire draguer par un super beau mec, et au lieu de jouer le jeu, pour voir jusqu'où il irait, je me la jouais vierge effarouchée ! Quelle stupidité ! Il n'allait pas me violer !

Il était beau, mais je le trouvais quand même gonflé. Je n'avais jamais osé draguer les mecs dont j'étais tombé amoureux. Ceci expliquait peut-être cela : il ne l'était pas. Il cherchait tout simplement à se faire un ami, il m'avait déjà expliqué ses difficultés pour en trouver...

Mercredi après-midi, je fis, comme souvent, un saut à la médiathèque. Lorsque je le vis assis en train de lire une BD, malgré ce que je m'étais dit la veille, mon cœur s'emballa. Cette fois, il ne pouvait m'avoir suivi, peut-être devancé, s'il connaissait mes habitudes. J'allais probablement rebrousser chemin, lorsqu'il leva le nez de son livre et, m'apercevant, me fit un geste de la main. J'étais coincé, tant mieux ! Je le saluai et m'assis à ses côtés. Il m'accueillit avec son magnifique sourire de fille. Je me faisais un gros cinéma. Débuta alors une conversation d'un très haut niveau philosophique, du genre :

— Salut, tu viens souvent ici ?

— Oui, assez, me répondit-il.

— C'est drôle, on fréquente les mêmes endroits sans jamais se rencontrer !

— Ben voilà, c'est fait.

- Ouais... Tu ne lis que des bandes dessinées ?
- Non. Je m'ennuyais, c'est tout.
- Ah oui, c'est vrai que tu n'as pas d'amis.
- Pas facile de s'en faire ici. Tu en as, toi ? me demanda-t-il.
- Non, pas trop. Ma meilleure amie, c'est Élodie, celle que j'aime bien bousculer.

Il s'excusa encore de m'avoir malmené.

- Apparemment, vous êtes plus que des amis, dit-il.
- Non, tu te trompes. Je l'adore, je m'entends très bien avec elle, mais ce n'est qu'une amie.

Petit silence avant de poursuivre :

- Il était plus facile de se faire des amis dans l'Yonne ?
- J'y suis né, j'en avais depuis toujours... Je ne les reverrai plus.

Une ombre de tristesse avait envahi son visage. À qui pensait-il ?

Puisque nous étions dans une bibliothèque, nous échangeâmes les titres des derniers bouquins que nous avions aimés. Nous n'avions pas du tout les mêmes lectures. Nous discutâmes longtemps. Je l'avais mal jugé, il était très sympathique.

Lorsqu'il se leva, je le suivis, et sortis de cette médiathèque, pour la première fois depuis longtemps, sans un livre en main.

Arrivé devant chez lui – il habitait l'immeuble juste à côté du mien –, il m'invita à monter, me présenta sa mère et son petit frère Michael, qui était trisomique. Il m'avait averti dans l'escalier :

- Je te préviens, j'ai un petit frère mongolien.

Je restai sans voix, pourquoi me prévenait-il ? Je ne connaissais pas bien le problème, j'en avais déjà vu, mais de loin. Michael avait 12 ans ; avec lui, je découvris un autre univers. Il était affectif, attachant et perturbant. Je crois qu'il fut le premier dans la famille à vraiment m'appivoiser. Ce jour-là, il se la joua timide et réservé, il refusa même de me serrer la main.

Jérémy et moi discutâmes un moment dans sa chambre, je ne vis pas le temps passer. Je l'observais... l'étudiais. C'est en voyant ses cheveux mi-longs que je pris cette même résolution : laisser pousser les miens.

Je rentrai chez moi en même temps que ma mère.

— T'étais où ? me demanda-t-elle.

— Chez un copain.

Je connaissais ma mère, et la question suivante. Elle n'allait pas se contenter d'une réponse aussi vague. Et comme prévu :

— Je le connais ?

— Non. Je l'ai rencontré samedi soir, à l'anniversaire d'Élodie. Il habite juste à côté.

Comme elle me regardait, interrogative, je précisai :

— C'est juste un copain.

— Je n'ai rien dit.

— Non, mais toi, tu en dis souvent plus quand tu ne dis rien !

— Comment s'appelle-t-il ?

— Jérémy.

— C'est joli, Jérémy, dit-elle avec un petit sourire.

— Arrête ! exigeai-je en souriant également.

Comment faites-vous, les filles, pour deviner les choses avant leur réalisation ? Lorsque Bryan me fit part de cette remarque, je savais ce qu'il voulait dire, pour l'avoir vécu bien des fois.

Pendant le dîner, je fus peu bavard. Je réalisai soudain que nous n'avions même pas échangé nos numéros de téléphone. Je décidai de faire un test : je ne lui demanderais pas le sien et verrais combien de temps il mettrait à me demander le mien. Je revoyais le visage de Jérémy et repensais à nos conversations. Ce soir-là, j'ouvris un nouveau chapitre dans mon journal.

Les grandes vacances arrivèrent enfin. Le premier jour, je restai toute la journée à la maison à flemmarder, mais aussi pour voir si Jérémy tenterait quelque chose. Le soir, j'étais déçu : il ne s'était rien passé.

Le lendemain, vers 14 heures, on sonna. Ce ne pouvait être lui, il n'était jamais venu chez moi. Pourtant, le judas fut formel : c'était bien lui.

Il commença par s'expliquer :

— Comme je ne t'ai pas vu hier..., je ne savais pas si tu étais parti en vacances... Ça te dirait d'aller au cinéma ?

Ne sachant que répondre, j'ergotai sur les détails :

— Il y a un cinéma, à Villepinte ?

— Non, pas à Villepinte, mais à Parinor. Tu n'y vas jamais ?

— Si, mais c'est loin.

— Ma mère nous déposera en allant faire ses courses.

J'étais coincé. En même temps, j'étais las de toujours refuser, sans raison, les choses que je mourais d'envie d'accepter.

— Qu'est-ce que tu veux voir ?

— Gladiator, il y a une séance à 16 heures.

Je regardai ma montre.

— OK. C'est bon. J'ai le temps de prendre une douche.

— Départ 15 heures 30, je te téléphonerai.

— D'accord.

J'avais à peine fermé la porte qu'il sonnait à nouveau.

— Je n'ai pas ton numéro.

C'était bien joué, la demande était justifiée. Nous échangeâmes nos numéros, et je fonçai sous la douche. Soudain, une idée me traversa l'esprit : et s'il m'embrassait dans le noir ! Non, il ne ferait pas cela, c'était trop tôt. De toute façon, je n'étais pas un garçon facile, je ne me laisserais pas faire... Mais quand même, il était vraiment beau ! Je verrai... Tout dépendra... de sa façon d'embrasser. J'étais vraiment trop con !

Mon téléphone sonna, il était ponctuel. Je m'étais lavé, changé, tout propre ! Michael m'accueillit avec le sourire, plus que ça, même. Il courut, prit son élan et me tomba dans les bras. Il ne m'embrassa pas, ce n'était pas son truc, mais il rit de bonheur. Son frère était beaucoup plus réservé, lui, il s'en foutait. Pourquoi faire semblant d'être indifférents, quand on est contents de se retrouver ?

Michael espérait passer l'après-midi avec nous ; quand il comprit que nous irions au cinéma sans lui, il fit carrément la tronche.

Jérémy voulut payer ma place, je m'y opposai fermement. Il y avait peu de spectateurs dans cette grande salle. Avant que le film commence, je lui confiai une vérité :

- C'est bizarre, la vie, la fois où tu m'as collé au mur, je n'aurais jamais imaginé venir un jour au cinéma avec toi !
- Comme quoi, tout peut arriver, dit-il avec le sourire en rougissant légèrement.

J'aimais bien le taquiner, en lui rappelant ce mauvais souvenir, pour observer sa réaction. Comme la séance ne commençait pas, je continuai :

- Ça t'arrive souvent, de jouer les justiciers ?
- Non, je ne sais pas ce qui m'a pris.

Moi, j'en avais une petite idée.

- On aurait pu se battre, pour rien !
- On ne l'a pas fait.
- Heureusement, pauvre Élodie, elle aurait été dégoûtée.
- Et finalement, on s'entend bien.
- Ouais, ça va...

Pendant la séance, je reçus plusieurs SMS d'Élodie. Mon téléphone était en mode vibreur, mais la luminosité de l'écran dans l'obscurité ne passa pas inaperçue. Lorsqu'elle apprit que nous étions ensemble au cinéma, je me fis charrier, bien sûr. Il ne s'était rien passé, mais les deux femmes de ma vie me traitaient comme si j'étais déjà fiancé !

Il ne m'embrassa pas, pas de main dans le boxer ! En sortant du cinéma, j'étais sur deux petits nuages !

Jérémy se contenta de cette remarque :

- T'es beaucoup sollicité.
- C'était Élodie... Quand je lui ai dit que j'étais au cinéma avec toi, elle était morte de rire.
- Ah bon. Pourquoi ?

— Devine.

Je ne saurai jamais s'il devina, car la conversation s'arrêta là.

J'en avais oublié de prévenir ma mère. Lorsque j'arrivai à la maison, elle était déjà rentrée. J'eus donc droit à la traditionnelle question que posent toutes les mamans à leurs cavaleurs d'ados :

— T'étais où ?

— Au cinéma.

— Tout seul ?

— Non.

— Avec qui ?

— Jérémy.

— C'est pour Jérémy que tu t'es fait si beau ? Il va falloir me le présenter, dit-elle avec un large sourire.

Sans répondre, je me dirigeai vers ma chambre en lui faisant une grimace, nez plissé.

Chapitre 04

Je ferai de toi un homme

J'ai toujours aimé écrire, mais je n'ai pas toujours eu d'ordinateur. Alors, je faisais comme tout le monde, j'écrivais mes petits secrets sur des cahiers d'écolier, que je planquais soigneusement dans un placard de ma chambre, sous une pile de vêtements. Super cachette ! J'eus plusieurs fois l'impression qu'ils avaient été déplacés. Je sais maintenant que lorsque nous avons ce genre de doute..., c'est qu'il faut précisément ne plus en avoir.

Qui pouvait les lire ? Ma mère ? Alors tant mieux ! Elle serait ainsi préparée de bonne heure, pour affronter les difficultés qu'un fils comme moi ne manquerait pas de déclencher. Elle le fut.

« J'ai vécu seul, sans personne avec qui parler véritablement, jusqu'à une panne dans le désert du Sahara, il y a six ans. »

Ainsi commence « Le Petit Prince. » Ce n'est pas pour cette raison, puisque je n'avais jamais fait attention à ce préambule, mais j'ai toujours aimé cette histoire. Avant de lire le livre, je connaissais le texte par cœur. J'avais une dizaine d'années lorsque ma mère m'offrit le CD avec la magnifique voix de Gérard Philipe, le rire inoubliable de Georges Poujouly et l'énigmatique Michel Roux dans la peau du serpent. Au-delà du Petit Prince et du narrateur, celui que j'aimais le plus, c'était le renard, avec sa vision conventionnelle ou fataliste de l'amour et de l'amitié. Quelques années plus tard, comme le Petit Prince, j'allais rencontrer mon renard. Celui qui m'apprivoiserait et bousculerait mes certitudes. Quand j'y repense aujourd'hui, ce fut

un mélange du Petit Prince et du renard. Mon prince, qui venait d'ailleurs, et qui allait m'apprendre d'autres secrets...

Saint-Ex, auteur, pilote connu et reconnu, avait certainement rencontré beaucoup de personnes aux destins peu communs. Pourtant, jusqu'à ce jour, où il s'inventa ce personnage imaginaire, il avait vécu dans la solitude.

— *Où sont les hommes? On est un peu seul dans le désert...*

— *On est seul aussi chez les hommes, dit le serpent.*

Lorsque j'ai rencontré Bryan, j'ai réalisé que moi aussi, avant lui, j'avais « vécu seul sans personne avec qui parler véritablement » ou plutôt qui me comprenne et m'accepte. Je n'étais pas aussi connu que Saint-Ex, pourtant, j'avais déjà vécu des choses étonnantes, d'autres plus lamentables, mais avec Bryan, tout a basculé.

Le renard avait raison : on est responsable pour toujours de ce qu'on a apprivoisé. Hélas, tous les humains ne sont pas prêts à assumer cette responsabilité-là.

Les premiers à nous apprivoiser, à nous conquérir, ce sont nos parents, et nous leur donnons instantanément et innocemment tout notre amour et toute notre confiance. Tel ce petit garçon que j'étais, debout sur le bord de la table, en riant, je me jetais dans le vide, persuadé que mon papa allait me rattraper, et il le faisait toujours. Pas une fois je n'ai imaginé qu'il aurait pu me rater. Pourtant, l'erreur est humaine, très humaine.

Les premières années de l'enfance sont en général les plus insouciantes, les plus heureuses. La première grimace devient instantanément un sourire :

— Bravo ! Il a fait un sourire !

Bon, admettons, mais ce n'était peut-être pas la peine de me secouer comme ça. Ils étaient tous très prévenants :

— Attention ! Tu l'aveugles, avec ton flash !

Ensuite, c'est la première parole... le premier pas... Le public est conquis, et tout le monde nous applaudit. Dans une famille normale, avec des parents aimants, les premières années ne sont qu'encouragements et félicitations. C'est royal, on se prend pour la vedette, l'enfant prodige. Les cadeaux et les bisous, nous nous y faisons très vite, sans pouvoir imaginer une seconde que ces choses puissent un jour nous être enlevées.

Puis vient le premier reproche. Là, on n'était ni habitué ni préparé. Mon père ne m'avait jamais frappé, il n'y avait pas de raison, j'étais un enfant calme et obéissant. C'est quand il commença à boire que tout bascula. Que se passa-t-il dans sa vie ? Je n'en sais rien, je sais seulement que, du jour au lendemain, il devint imprévisible et très violent.

J'avais six ans, cela coïncida avec mon entrée au CP. Un soir, où j'allais boire un verre d'eau dans la cuisine avant d'aller me coucher, je me pris un magistral et brutal coup de pied aux fesses, qui me fit valdinguer sur la moquette. Je n'avais rien fait de mal, je n'étais pas en retard, j'étais déjà en pyjama et j'allais me coucher. J'étais juste passé tranquillement devant le fauteuil dans lequel mon père était assis.

Alors que je pleurais de douleur et d'incompréhension, ma mère vint à mon secours et me prit dans ses bras protecteurs, en demandant à mon père s'il était devenu fou. Oui, il l'était. Pour la première fois de ma vie, je l'entendis me hurler dessus :

— T'arrêtes de marcher comme un pédé ! Je vais faire de toi un homme, tu vas voir !

Il avait du mal à parler et était hors de lui. Je ne comprenais rien à cette phrase. Que me reprochait-il ? Ma mère me conduisit à l'étage dans ma chambre et tenta de me consoler. Elle eut du mal à me calmer, tant mon corps était secoué de terribles sanglots. Entre deux hoquets, je parvins à lui demander :

— Ça veut dire quoi, « marcher comme un pédé » ?

— Ça ne veut rien dire. Tu n'as rien fait de mal, il a trop bu, il ne sait plus ce qu'il dit.

Elle discuta longuement avec moi, jusqu'à ce que je m'endorme. Mais mon sommeil fut de courte durée. J'entendis soudain des éclats de voix, puis les cris de douleur de ma mère et ses appels au secours. J'étais terrorisé, je n'osais plus bouger. Le silence revint et heureusement le sommeil aussi.

Le lendemain matin, je n'osai pas sortir de ma chambre. J'attendis que ma mère vienne me chercher. Elle avait un hématome sur la joue gauche et les yeux tout gonflés. Mon père était déjà parti travailler.

Je me souviens avec précision de cette journée d'angoisse à l'école. Je n'avais jamais eu de problèmes avec mes parents et je leurs faisais confiance en tout. Mais à partir de ce jour, l'ambiance à la maison changea radicalement. Mon père ne me toucha plus, mais je commençai à en avoir terriblement peur. À jeun, ce n'était pas le même homme, il était encore gentil comme avant, mais je n'avais plus confiance et je frissonnais d'effroi sous ses caresses. L'attente de son retour m'angoissait. Je restais planqué dans ma chambre, comme si cet endroit était plus sécurisant.

Les parents, comme les enfants, ont des droits et des devoirs. Les enfants ont le droit d'être nourris, vêtus, abrités et protégés. Pas seulement contre la pluie et le froid, mais contre toutes sortes

de dangers et d'agressions, c'est le rôle des parents. Le problème, c'est que personne n'est capable de les protéger de leurs propres parents.

Les repas devinrent un vrai cauchemar. Mon père trouvait toujours un prétexte pour crier, et si ma mère avait le malheur de répliquer, elle se faisait tabasser. Il la frappait comme s'il n'allait jamais s'arrêter. J'étais terrorisé. Que pouvais-je faire à part crier en pleurant :

— Arrêtez ! Mais arrêtez !

Il se retournait, hagard, et me hurlait dessus toujours la même phrase incompréhensible :

— Arrête de chialer comme un pédé !

Défense de pleurer, défense de rire bêtement, défense d'aimer... Tu ne m'as appris que cela, Papa : les interdits. D'où tenons-nous cette culture d'introvertis ? Des moines du Moyen-Âge ? Du fin fond de leur couvent, à trembler de pécher, ils finirent par en commettre d'autres, bien plus impardonnables.

Mon père avait apparemment un gros problème avec l'homosexualité. On m'expliqua plus tard que les plus grands homophobes sont parfois des homos contrariés, qui redoutent de transmettre leurs propres tendances à leurs enfants. Peut-être devrait-on expliquer aux futurs parents que ce n'est pas héréditaire.

Devant l'agressivité de mon père, je fuyais et m'enfermais dans ma chambre. Accroupi derrière mon lit, je sanglotais pendant des heures en tremblant de peur. Avait-il perdu la raison ?

Quand il rentrait tard, je respirais. Nous dînions plus paisiblement, mais avec toujours cette peur au ventre de le voir rappliquer, qui ne me quittait pas. Plus il rentrait tard, plus il était ivre. J'étais alors réveillé par leurs cris et leurs violences. Terrifié, au fond de mon lit, je pleurais toute les larmes de mon corps en priant je ne sais quel dieu qui ne vint jamais nous aider, les voisins non plus, du reste. Nous habitons de petits pavillons jumelés, ils ne pouvaient ignorer ces violences, surtout quand ils voyaient l'état de ma mère, le lendemain. Mais c'était la loi du silence, personne ne parlait. Les femmes battues sont très seules, certaines en meurent parfois. Nous eûmes cette chance : il n'atteignit jamais cette extrémité. Je culpabilisais à mort d'être trop lâche, trop petit, trop faible pour pouvoir la secourir. Des années plus tard, j'en culpabilisais encore.

C'est vers cette époque que je demandai à ma mère de m'acheter un ours. Nous étions à Parinor dans le grand centre commercial ; comme elle en choisissait un petit, je lui expliquai que j'en voulais un grand... pour le frapper ! Elle resta un instant en arrêt, songeuse et interrogatrice. Nous étions les yeux dans les yeux, je compris que c'était le moment de plaider ma cause. Alors, sur un ton suppliant, qui n'était pas feint, je l'implorai :

— Maman, s'il te plaît, achète-moi un ours, j'en ai vraiment besoin.

Elle baissa les yeux, elle avait l'air effrayé. Elle porta une main tremblante devant sa bouche et éclata en sanglots. Je restai là, pétrifié de stupeur. S'il était une chose que je ne supportais pas, c'était bien de voir ma mère pleurer. Qu'avais-je pu dire pour déclencher un tel chagrin ? Je me jetai sur elle, en la serrant dans mes bras et en criant :

— Maman ! Pourquoi tu pleures ?

— Pour rien, mon chéri, ne t'inquiète pas, je vais te l'acheter, cet ours.

C'était la première fois de ma vie qu'un vœu était exaucé aussi promptement. Il était aussi grand que moi et devait être de bonne qualité, cet ours, pour avoir supporté tout ce que je lui ai fait endurer.

Lorsque je quittais l'école, ma mère travaillait encore. C'était notre voisine qui me gardait avec ses enfants, jusqu'à 18 heures. Goûter, devoirs... Lorsque ma mère arrivait, je montais directement dans ma chambre et me battais avec mon ours pendant une bonne demi-heure. Je devenais un fou furieux. Prises de judo, coups de poing, coups de pied... Il se prenait de tout, le pauvre. Puis, calmé et serein, je descendais regarder la télé. Ce besoin de frapper me calmait et m'effrayait : allais-je ressembler à mon père ?

Un soir, j'entendis ma mère dire à la voisine :

— Je suis trop contente de lui avoir acheté cet ours, je pense qu'il en avait véritablement besoin.

Un peu, que j'en avais besoin, pas seulement pour le frapper. Car ce fut aussi mon ami et mon confident, je m'endormais dans ses bras, je lui faisais des bisous, je lui disais tout. Il m'écoutait, me comprenait.

Je crois que les violences sur ma mère auraient pu durer longtemps, si mon père n'avait commis l'erreur de s'en prendre à moi une seconde fois.

Un enfant en grande détresse masque souvent des parents en grande difficulté. J'étais en CP et j'avais ramené un bulletin de notes moyen, allez travailler dans un tel climat ! Mon père m'annonça, en titubant, qu'il allait m'apprendre la vie et me

remettre dans le droit chemin. Il me bouscula dans l'escalier en me conduisant dans ma chambre. Là, avec une fureur incontrôlée, il m'arracha mes vêtements. Lorsque je fus nu, il me jeta sur le lit et défit sa ceinture en disant :

— P'tit pédé, tu te fous de ma gueule... Je vais t'apprendre !

J'étais terrorisé. Il commença à me frapper n'importe où, tant il était hors de lui : sur la tête, le corps, les fesses, les jambes... Avec une violence inouïe, sans tenir compte de mon âge, comme si j'étais un adulte ou un criminel.

Le bulletin de notes n'était qu'un prétexte, mon père restait bloqué sur mon air efféminé. À six ans ! J'avais déjà entendu ces menaces. Il ne ratait pas une occasion de me traiter de petit pédé, qu'il allait m'aider à devenir un homme...

Heureusement, ma mère ne lui laissa pas le temps de me donner cette éducation. Elle qui acceptait de recevoir des coups ne supporta pas qu'il s'en prenne à moi. Elle prit ce qui lui tomba sous la main : la planche en bois à découper, et vint me délivrer, en le frappant de toutes ses forces derrière la tête. Il perdit connaissance et s'effondra sur la moquette. Le visage enfoui dans le dessus-de-lit, je n'avais rien vu. Le choc et le silence qui suivit me firent relever la tête. Lorsque je compris ce qui venait de se passer dans cette chambre, j'eus la trouille de ma vie : ma mère venait de tuer mon père ! Elle allait finir en prison, et moi, qu'allais-je devenir ?

— Il est mort ? demandai-je, terrorisé.

— Mais non, je n'aurais pas cette chance, répondit ma mère.

Sitôt rhabillé, je l'aidai à traîner son corps dans le jardin. La descente dans l'escalier ne fut pas des plus délicates. Elle appela la police, porta plainte, et les voisins acceptèrent enfin de témoigner. Un médecin m'examina, on prit des photos de mon

corps meurtri et mon père fut condamné : interdiction d'approcher de chez nous. Nous habitons Villepinte, près de l'aéroport de Roissy. Ils vendirent la maison et divorcèrent.

Je ne revis plus mon père. Mais toute ma vie, à chaque fois que je repense à ces évènements, mon rythme cardiaque s'accélère, et en serrant les dents, je tente de maîtriser la fureur qui ne manque pas de m'envahir.

Je mis longtemps, très longtemps, avant d'arriver à en parler au seul qui pouvait me comprendre : Bryan. Nous étions dans le bus qui nous menait à Orly. Bryan avait les larmes aux yeux et mourait d'envie de me prendre dans ses bras. Mais comme cette société nous interdit toute manifestation émotive en public, il ne le fit pas.

Je sais que certains ne pourront s'empêcher de voir dans les violences de mon père, l'origine de mon homosexualité. Je trouve cela particulièrement absurde : si influence il y avait eu, la logique aurait dû m'amener au rejet de la gent masculine, or ses brutalités n'eurent aucune incidence sur mon penchant pour les mecs, que je présentais déjà. Faut-il aussi rappeler qu'il ne s'agissait pas de violences sexuelles. J'ai toujours du mal avec ces clichés et ces raccourcis, car, enfin, tous les enfants battus – mon père ne s'en pris que deux fois à moi, ma mère étant plus souvent l'objet de ses humeurs – ne « deviennent » pas systématiquement homosexuels – dans la mesure où il serait possible de le devenir – ni tortionnaires.

Chapitre 05

J'adorais la mécanique

Pendant tout le mois de juillet, Jérémy et moi tissâmes des liens amicaux. Il était si gentil avec moi que j'en oubliai notre premier affrontement. Il ne s'écoula pas un jour sans Jérémy. Ma mère ne rata pas une occasion d'en plaisanter.

Il m'entraîna dans toutes sortes d'activités. Nous retournâmes souvent faire du cross, dans le parc du Sausset. Nous descendions les buttes comme des tarés, puis nous remontions à pied, les vélos à la main, avant de recommencer. Durant un de ces après-midi, Jérémy, fatigué et en nage, enleva son tee-shirt. C'était la première fois que je le voyais torse nu. Mes yeux ne pouvaient se détacher de son corps. Il était magnifique, son ventre plat, sa peau claire, une ligne de fin duvet remontant jusqu'au nombril. Apollon personnifié ! J'ai gardé longtemps cette image dans ma mémoire... Ce fut le premier cadeau qu'il me fit.

Après le vélo, épuisés, nous nous asseyions en haut d'une colline et regardions les autres se gameller. Jérémy et Élodie étaient les seules personnes avec qui je pouvais rester, sans gêne, des heures sans parler. Nous n'échangions que des regards ou des sourires, les paroles étaient superflues. Nous nous comprenions. Avec les autres, les mêmes silences me mettaient mal à l'aise, et je me sentais obligé de dire des banalités.

Lorsque nous observions les gens autour de nous, il nous arrivait de prononcer un mot, le même, en même temps, avant d'éclater de rire. Point besoin d'explications interminables, nous nous comprenions au quart de tour. C'était génial.

Physiquement, nous ne nous ressemblions pas, mais je pense qu'intérieurement, nous étions câblés de la même façon. Nous nous entendions à la perfection, tout en étant très différents. Je préfère le préciser, avant que les obsédés du narcissisme nous en collent l'étiquette. Je n'aurais pas aimé fréquenter mon clone.

Nous n'avions que 14 ans, mais un samedi après-midi, le père de Jérémy, qui pour l'occasion voulut probablement remplacer le mien, décida qu'il était temps de nous initier à la mécanique. Entre autres, au remplacement d'une roue de voiture.

— Tu es souvent seul avec ta mère, dit-il à Jérémy. Il serait bon que tu saches, au cas où.

Nous n'en voyions pas l'utilité, puisque, selon ses propres propos, les roues crevées faisaient partie d'un autre âge, celui des chambres à air. Mais comme il avait l'air d'y tenir, nous nous résignâmes.

Pour nous qui étions plus souvent le nez dans nos bouquins ou sur nos consoles de jeux vidéo..., ce n'était pas gagné. Le seul qui aurait aimé changer une roue, c'était celui à qui on ne demandait rien : Michael. C'était un fou de voiture. Deux choses le fascinaient particulièrement sur une voiture, le moteur et celle qu'il lui était défendu de toucher, mais dont il ne se privait pas : le klaxon !

Le résultat fut catastrophique. Le cric ripa deux fois, les boulons avaient été serrés par un malade – même le père de Jérémy eut du mal à les démonter –, la roue était très lourde, difficile à positionner en face des trous, elle n'arrêtait pas de tomber et les boulons prenaient de travers... La cata !

En tentant de ne pas rire, ce qui fut peine perdue, je pensais à Saint-Ex avec son avion en panne dans le désert :

« J'étais alors très occupé à essayer de dévisser un boulon trop serré de mon moteur. J'étais très soucieux car ma panne

commençait de m'apparaître comme très grave, et l'eau à boire qui s'épuisait me faisait craindre le pire... À cet instant-là, je me disais : Si ce boulon résiste encore, je le ferai sauter d'un coup de marteau. »

Moi, ce que je me disais, c'était que Saint-Ex était peut-être un bon pilote, mais, pour écrire de telles choses, il ne devait pas, comme nous, être un excellent mécanicien. Car je ne me voyais pas en la circonstance faire sauter les boulons de la roue d'un seul coup de marteau ! Saint-Ex avait un Petit Prince à consoler, nous, nous avions un papa à rassurer... Dans les deux cas, ce fut mission impossible !

Par contre, côté audience, nous eûmes un franc succès, en réunissant sur le parking, autour de nous, tous les mômes du quartier. Ce qui énerva assez le père de Jérémy. Le tout rythmé par les coups de klaxon que Michael ne cessait de donner, en riant de plaisir et en faisant des gestes nerveux avec ses bras, pour avoir osé braver un interdit.

— Michael ! Arrête ! Tu vas me vider la batterie, criait son père.

Pendant qu'il s'occupait de Michael, je regardais Jérémy en louchant et en faisant ma tête d'ahuri :

— Ah ben non, ce serait trop bête. Pas la batterie !

Jérémy éclata de rire

— Arrête, Kévin ! Je vais me faire tuer !

Qu'il est doux de rire entre amis, surtout quand c'est interdit ! Je riais tellement que la roue m'échappa des mains. Un même, un peu plus âgé que nous, vint nous aider. Il était plus costaud et en

tee-shirt. En le regardant faire, je ne pus m'empêcher d'admirer ses muscles.

Le père de Jérémy finit par dire :

— C'est bon, j'ai compris. On verra ça plus tard. Michael ! Arrête avec ce klaxon ! Il va me rendre fou, ce môme !

Moi, ce que j'avais compris, c'était que la mécanique, ce n'était pas mon truc, et que, plus tard, il me faudrait trouver un autre métier, comme pilote d'avion ou écrivain, par exemple.

La seule chose qui m'avait bien plu dans la mécanique, mis à part nos crises de fou rire, fut la promiscuité de nos deux corps. Pendant que je tenais la roue et que Jérémy tentait de visser ces fichus boulons, nos corps, nos bras, nos têtes, s'étaient touchés. Ni l'un ni l'autre, nous n'avions évité ce contact. Rien que pour ça, et pour les muscles de celui qui était venu à notre secours, j'adorais la mécanique.

J'en riais encore le soir, seul dans ma chambre, en l'écrivant dans mon journal. C'était la première fois que j'avais un contact aussi intime avec un garçon, et je constatais ce que je redoutais déjà : j'adorais ça.

Le troisième contact physique que j'eus avec Jérémy me laissa une sensation étrange. D'un côté, j'étais enchanté de pouvoir enfin toucher ce garçon que j'admirais tant, mais de l'autre, j'avais la sensation qu'à mon contact, Jérémy pourrait être sali, qu'une partie de sa pureté lui serait enlevée. À l'image d'une relique mise sous verre, que le contact de l'air pourrait transformer en poussière.

Ce fut lors d'un concours de biceps qu'il me demanda de mesurer le tour des siens. J'eus du mal à le faire naturellement, j'avais peur qu'il ne se rende compte de mon trouble, mais

l'occasion était trop tentante. J'en mourais d'envie. Alors, délicatement, je répondis à sa demande et, du bout des doigts, j'enserrai son biceps avec une cordelette : 26 cm. Ce chiffre, je ne l'oublierai jamais.

Chapitre 06

La famille Lucas

Depuis que mon père était sorti de notre vie, l'ambiance à la maison était plutôt calme. Plus de cris, plus d'agitation, avec ma mère, nous discutons calmement. C'était un peu plus mouvementé chez Jérémy, Michael y était pour beaucoup. Il avait douze ans, et j'avais l'impression qu'il passait son temps à guetter la prochaine bêtise à faire. Ce qui ne manquait pas de déclencher les hurlements de sa mère.

Je fis aussi la connaissance de Jonathan, le frère aîné de Jérémy. Il avait deux ans de plus que nous, et nous traitait avec beaucoup de mépris. Se doutait-il de quelque chose ? Avait-il des doutes sur les orientations de son frère, accentués par ma présence rapprochée ? Il ne ratait pas un sous-entendu ou une réflexion désagréable. Ce qui déclenchait inmanquablement l'hostilité de Jérémy. Bref, il y avait de l'ambiance.

Les familles étaient en crise, la mienne n'y avait pas résisté. Celle de Jérémy était différente. Avec ses deux frères, ils étaient cinq, auxquels venaient s'ajouter des amis, ainsi que de nombreux oncles, tantes et cousins.

En entrant chez les Lucas, je découvris un autre univers, et ce que signifiaient les mots famille, hospitalité... Petit à petit, Jérémy m'imposa à ses parents. En me voyant tous les jours chez eux, ils s'habituaient à ma présence, et m'adoptèrent comme un enfant supplémentaire, à mi-temps.

Pour Michael, il faudrait trouver un mot plus fort qu'adopter. Beaucoup le prenaient pour un débile. Je découvris que c'était un

être intelligent, sensible et adorable. Un farceur plein d'humour. Je le vannais souvent, et il savait très bien faire la différence. J'étais le seul à l'appeler « Mickeul » avec la phonétique et l'accent américain.

— Hello Mickeul, how are you?

Sa réponse ne variait pas.

— Ah non, non, non, non, non ! Pas Mickeul. Je m'appelle Michael.

— Je sais, mais moi, je préfère t'appeler Mickeul, c'est plus joli et ça fait américain. La frime, tu vas te draguer toutes les gonzesses du quartier !

Il n'insistait pas et riait de plaisir en voyant que je m'intéressais à lui.

Ma mère était parfois invitée, j'avais ainsi moins l'impression de l'abandonner. Elle fut ravie de faire la connaissance de mon nouveau copain, et se lia d'une amitié sincère avec sa mère. Je crois que les gens qui n'ont pas d'enfant, pour diverses raisons, se privent d'un grand bonheur et de ce lien qui unis les différentes générations.

J'étais toujours chez eux et c'était devenu naturel comme l'inflation ou le chômage, leur disparition inquiéterait, on ferait la gueule, on les réclamerait. C'était ce que faisait Michael en mon absence, me racontait Jérémy. Il semblait moins nerveux en ma présence. Par contre, il ne me lâchait pas.

Je remarquai une chose nouvelle, que je n'avais jamais vue chez moi, et pour cause : les parents Lucas s'embrassaient souvent – sur la bouche, en plus, et sans complexe –, devant tout

le monde. Mon pote faisait semblant de ne pas les voir. Je ne l'ai jamais vu admiratif devant ces démonstrations amoureuses.

Moi, je trouvais cela ravissant. Mais à force de les admirer, je remarquais une chose : c'était toujours son père qui avait le premier élan affectif, sa femme se laissait faire sans enthousiasme, me semblait-t-il.

J'aurais aimé en parler avec Jérémy, mais impossible, au fur et à mesure, je compris qu'il faisait blocage sur beaucoup de sujets.

— Tes parents s'entendent bien, ils s'embrassent tout le temps, ils se tiennent par la main...

— Pffff ! Ils sont ridicules.

Il ne partageait pas mon enthousiasme et mon admiration. Je compris que c'était terrain aussi miné que le Larzac, et qu'il ne fallait pas insister. Jérémy ne connaissait pas son bonheur, j'aurais aimé avoir un papa comme le sien.

Que savais-je de l'amour ? J'en savais déjà beaucoup, pour avoir été plusieurs fois la cible de Cupidon. Pendant que mon père nous menait la vie dure, le seul endroit où je me sentais en sécurité, là où la vie continuait paisiblement et où il ne mettait jamais les pieds, c'était l'école.

Il m'y arriva même quelque chose d'incroyable : j'avais six ans et je tombais amoureux pour la première fois de ma vie. Tomber... pourquoi cette expression ? Par définition, « tomber », c'est aller vers le bas, chuter, s'écrouler. Il est vrai que l'amour peut faire souffrir, plus qu'une simple chute. Mais dans un premier temps, c'est tout le contraire, il nous donne des ailes. Que de sentiments étranges et contraires m'envahirent...

Puisqu'on y tombe..., j'y suis tombé. Je ne savais pas ce que c'était, personne ne m'avait dit que cela pouvait m'arriver, mais ce n'était pas désagréable. Les adultes font des mystères avec rien, et cherchent toujours à nous cacher des choses. J'avais toujours envie de le voir, de l'admirer. Lorsqu'il était là, je n'avais pas envie que cela s'arrête. Quand il n'y était pas, il me manquait, je m'inquiétais, je pensais à lui. Envie de pleurer. Mais comme mon père n'arrêtait pas de me dire qu'un homme ça ne pleure pas...

Autre chose que je ne savais pas : c'est lorsqu'on est un garçon, il vaut mieux éviter de tomber amoureux d'un copain, ça non plus on ne me l'avait pas dit. Quand bien même l'aurait-on fait, ça n'aurait probablement rien changé. Je veux dire, qu'on ne me l'avait pas dit explicitement. J'étais trop jeune pour les cours d'éducation sexuelle et nous ne parlions pas de ces choses-là à la maison. Même si mon père ne cessait de me traiter de pédé, je n'en comprenais pas la signification. Pourtant, intérieurement, je me doutais que ce genre d'amour n'était pas correct, et qu'il était inutile de s'en vanter. Comment pouvais-je savoir ces choses ? Je l'ignore, mais je les savais. Je m'en souviens très bien.

Il avait mon âge – même s'il était plus petit – et il était très beau. J'ai géré au mieux cette situation nouvelle, comme on gère un trou à la chaussette. Bien caché au fond de la chaussure, ce n'est pas gênant. Ça le devient seulement lorsque tout le monde sait, que nous avons un trou à la chaussette. Je ne suis pas très fier de cette comparaison, mais je n'ai pas trouvé mieux.

Après la vente de la maison, ma mère et moi, nous nous installâmes dans un appartement plus près du centre-ville au « Parc de la Noue. » La vie continua, plus calme..., au début.

Je fus débarrassé de mon tyran et séparé de mon amour. Nous n'étions pas si loin l'un de l'autre, mais pour moi qui ne sortais jamais seul, et qui avais appris à me méfier des adultes, c'était trop loin. Je ne pouvais prendre le risque, de traverser une partie

de la ville pour le revoir. Qu'aurais-je pu lui dire ? Je ne savais rien de lui, nous ne nous connaissions pas, je n'avais pas eu le temps de l'appivoiser... Je finis par l'oublier.

Nous vivions maintenant dans un autre quartier de la ville, qui était relativement calme, à l'époque. Je finis mon CP dans une autre école et rattrapai le retard accumulé, au grand soulagement de ma mère, qui commençait à croire avoir enfanté un idiot.

L'année suivante, dès la rentrée, je tombai amoureux d'une petite blonde aux yeux bleus, qui hélas était en CP. Je faisais partie des plus grands de ma classe et elle des plus petites de la sienne. Hormis la taille, cette différence d'âge me gênait, je n'ai jamais osé lui parler, encore moins lui dire que je l'aimais. Je n'étais pas un as de la parole, les palabres, ce n'était pas mon truc. Déjà parce que j'avais peu de chose à dire, et même si j'en avais eu, je n'aurais pas su comment. Ce fut une grande première. Je rêvais d'elle toutes les nuits. Je me réveillais dans un état second. C'était un plaisir d'aller à l'école, déjà parce que j'aimais bien ça, mais qu'en plus j'étais sûr de la retrouver chaque matin. Je me contentais de l'observer de loin : un grand qui s'en prend à une petite, c'est toujours louche. Les rares fois où elle s'approcha de moi, pendant les jeux de groupe, j'avais le cœur qui s'emballait comme un malade, incapable de prononcer une seule parole, même pas d'appeler au secours s'il y avait eu le feu ! En fin d'année scolaire, elle disparut sans même me prévenir ! J'en parlai à mon copain Alexandre – le seul qui me comprenait, le seul, avec mon ours, à qui je pouvais tout dire –, il me répondit :

— C'est comme ça, les filles...

J'ai eu des amis qui ne se remettaient pas d'un chagrin d'amour. Moi, généralement, à la rentrée suivante, je tombais amoureux de quelqu'un d'autre. Même pas mal, jamais le temps

de souffrir trop longtemps. Pourtant, exceptionnellement, cette année suivante-là, je fis un break et décidai de n'aimer personne. Non pas qu'il n'y ait pas sujet à... Il y avait de tout, des belles filles et de beaux garçons, surtout le premier de la classe, un petit blond aux yeux gris-bleu magnifiques et aux traits fins, qui avait l'arrogance de cumuler la beauté et l'intelligence. Il aurait pu être prétentieux et antipathique, c'était tout le contraire. Mais l'amour a bien des mystères, et c'était non. Il était trop gentil, impossible de le détester, même si par sa faute je ne fus jamais premier.

Jusqu'en sixième, j'étais toujours dans les cinq premiers. Mon meilleur score fut second, car j'avais un point faible, que j'ai toujours d'ailleurs : l'orthographe ! De même qu'il y a le Président de la République et le Premier ministre, il y avait un premier et un second, et moi, j'étais celui-là. À la différence près que je n'ai jamais voulu être calife à la place du calife. Nous ne faisons pas la course, c'était ainsi, et ça m'allait très bien.

Ce qui m'impressionnait toutefois, c'était sa personnalité. Il était plus petit que moi, il semblait fragile. Quand on n'est pas très fort il faut être malin, il devait l'être pour deux, car je ne l'ai jamais vu se battre. Il faut dire que nous n'hésitions à voler à son secours lorsque nous le voyions en difficulté : « Touche pas à mon premier de la classe ! » Nous n'aurions pas supporté qu'un lâche lève la main sur lui. Aussi loin que je me souviens, nous avons toujours eu cette solidarité-là. Moi non plus, je n'aimais pas me battre, mais avec les ânes, l'affrontement est souvent inévitable. Nous n'étions pas des enfants violents, à l'exception de trois individus. Même si je m'en méfiais toujours un peu, nous étions parvenus à apprivoiser deux d'entre eux. Mais le troisième, le fameux Damien, était un cas désespéré. Alexandre était d'accord avec moi, c'était probablement un enfant battu lui aussi, qui ne concevait pas la vie sans les coups. Il nous cherchait régulièrement, impossible de l'éviter si nous voulions avoir la

paix. Il se tenait alors à carreau pendant quelque temps, mais il y revenait inlassablement. Je le détestais, mais pour une autre raison.

Si mon cœur avait décidé de faire grève, celui des autres continuait de fonctionner normalement. C'est ainsi qu'une fille jeta son dévolu sur moi. Ce n'était pas très flatteur, car ce n'était pas la plus jolie. Elle eut même le culot de le dire à tout le monde ! Mais je m'en fichais, puisque je ne l'aimais pas. Je n'ai jamais été très attiré par les filles, mais encore moins par celle-là, qui n'était vraiment pas belle. J'espérais qu'elle finirait par comprendre qu'elle n'avait aucune chance, mais non. De temps en temps, elle me faisait des petits cadeaux, qu'elle eut l'affront de me réclamer quand elle comprit mon indifférence. J'ai toujours détesté les histoires, je lui rendis tout volontiers, même si à l'époque nous disions très souvent : « Donner, c'est donner ; reprendre, c'est voler ! » Je sentis qu'elle était prête à faire scandale, et je n'étais pas d'humeur à le supporter. Alexandre estima que j'avais eu raison.

Un jour où elle devenait trop pressante, je décidai de lui mettre les points sur les i.

— Arrête ! Je ne t'aime pas.

Je pensais qu'elle allait faire demi-tour et me laisser tranquille. Pas du tout, elle éclata en sanglots. Obligé, au risque de passer pour un salaud, de la consoler pendant toute la récré. Le supplice ! Je lui mis un bras sur les épaules et lui parlai doucement. Elle en profita pour m'embrasser sur la joue. Tout le monde nous regardait. Je me sentis obligé, au soulagement de tous, d'en faire autant. J'imaginai qu'elle allait m'en vouloir, même pas ! Après avoir récupéré ses cadeaux, elle tenta seulement de s'immiscer dans mon amitié avec Élodie, ma petite voisine, dont la maman me gardait toutes les fins d'après-midi. Je

n'osai pas la rudoyer une seconde fois. Je n'eus pas à le faire, c'est Élodie qui s'en chargea. J'ignore ce qu'elle lui dit, elle le fit probablement avec plus de délicatesse et de fermeté que moi, car elle cessa vite de nous importuner, sans faire un nouveau scandale. Ouf !

Chapitre 07

Arrête de rêver

Dans la famille Lucas, ceux que je ne vis jamais furent les grands-parents de Jérémy. Il m'expliqua pourquoi :

- Les vieux, dans ma famille, estiment que c'est aux jeunes de se déplacer.
- Ah bon !

C'est ainsi qu'un dimanche matin, je le vis arriver chez moi dans une drôle de tenue. Enfin, je veux dire, dans une tenue qui ne lui était pas familière. Il portait un costume, une chemise blanche et un chapeau noir, que j'avais déjà vu dans sa chambre. Je le détaillai de la tête aux pieds :

- Tu vas à la messe ou quoi ?
- Non, seulement chez mon grand-père. Et en cette sinistre occasion, c'est toujours costume et chemise blanche !

Comme je regardais son couvre-chef, il précisa :

- Le chapeau c'est une touche personnelle, juste pour énerver mon père et mon grand-père.
- Ça te va bien.
- Merci, dit-il en rougissant un peu. Je voulais juste te dire que je ne serais pas là cet après-midi.
- Tant pis.

Il dut beaucoup s'ennuyer chez son grand-père, car je reçus SMS sur SMS. J'adorais cela, déjà parce qu'il pensait à moi, mais aussi parce que, sur ces petits messages, il était souvent moins coincé que dans la réalité, et se permettait des allusions qu'il n'aurait jamais osées en face de moi. Ainsi :

« J'ai gardé mon chapeau pendant le repas. Paraît qu'il ne faut pas le faire, mon grand-père a piqué sa crise, ils se font tous la gueule, sauf Michael, bien sûr ! Lui aussi me trouve beau avec mon chapeau. ☺ »

« Hey ! Arrête de rêver, je n'ai pas dit que t'étais beau mais que ça t'allait bien. ;) »

« C'est la même chose. »

Alors je me jetai à l'eau.

« Ouais t'as raison. T'es beau, beau, beau, beau, beau ! »

« J'le savais déjà ! ☺ »

Je riais tout seul, en pensant à la tronche que devait faire toute sa famille en entendant le signal sonore des SMS... Et en imaginant celle qu'ils auraient faite, s'ils les avaient lus.

Le lendemain, lorsque nous nous retrouvâmes, il était radieux.

— Ça te réussit, les repas de famille chez ton grand-père !

— Pourquoi ?

— T'es rayonnant. Tu n'as pas mis ton beau chapeau, aujourd'hui ?

— Non. J'en ai marre, toutes les filles me courent après.

— Aaaaah ! Quelle horreur !

Nous éclatâmes de rire ensemble.

Je me sentais bien, avec Jérémy, mais la grande question, celle qui me tourmentait, qu'il était impossible d'aborder ouvertement c'était : « Qu'éprouvait-il réellement pour moi ? » En attendant une franche déclaration, je me contentais de petites et anodines révélations.

C'était le mois de juillet, il faisait beau, et je commençais à adorer la vie. Adieu monotonie. Mon existence n'était pas jalonnée d'évènements grandioses, qui auraient pu concurrencer à l'audimat Ruquier ou Koh-Lanta, mais au contraire de petites choses inoubliables, qui me faisaient réfléchir et rêver sur les sentiments de Jérémy, sur cette étrange amitié qui nous unissait. Comme par exemple cette photo, que je découvris dans un livre.

Nous venions de rentrer chez lui, et sa mère était en pleine crise, à cause de Michael qui venait encore de se distinguer. En levant les yeux au ciel, Jérémy me dit :

— Va m'attendre dans ma chambre, je m'en occupe.

En entendant les éclats de voix, j'avais nerveusement dans le couloir, cela me rappelait trop de mauvais souvenirs. J'entraï dans sa chambre, en fermant la porte, pour m'isoler du bruit. En l'attendant, pour m'occuper l'esprit, j'inspectai ses livres sur les étagères. J'en pris un au hasard, pourquoi celui-là ? Je n'en sais rien, peut-être dépassait-il des autres. Comme je le feuilletais en pensant à autre chose, une photo en tomba. C'était une photo de sa mère et... ô surprise ! J'y étais aussi, en arrière-plan ! Où avait-il pris cette photo ? Que faisait-elle dans ce livre ? Vu les vêtements que nous portions, elle ne datait pas d'hier. Il n'était là que depuis Pâques !...

Je n'eus pas le temps de me poser plus de questions, car Jérémy entra. J'étais là, tout bête, avec ce livre et cette photo à la main. Je suivis son regard, et tentai de me justifier, alors que je n'étais pas coupable.

— J'ai pris un livre au hasard, et cette photo en est tombée...

Il m'arracha le livre et la photo des mains en me disant d'un ton aimable :

— Arrête de fouiller dans mes affaires !

— Je ne fouillais pas. Tu as vu ? Je suis sur la photo !

Il regarda la photo comme s'il ne l'avait jamais vue.

— Ah ouais ! dit-il d'un air faussement désintéressé et en rougissant à mort. Je m'en sers comme marque-page.

C'est ça, vas-y, prends-moi pour un con. Tout le monde fait ça. Nous prenons tous des copains en photo pour en faire des marque-pages !

Au lendemain de l'incident avec Élodie, j'avais eu l'impression que tu me draguais. Maintenant, je découvrais que tu cachais ma photo dans tes livres ! Car c'était bien de cela qu'il s'agissait : la photo n'était pas un marque-page, mais le livre une cachette. Te concernant, j'adorais découvrir ce genre de petits secrets, j'espérais que tu en aurais d'autres.

Un doute, ce peut être le hasard. Deux, c'est un de trop, et cela s'appelle une certitude.

Ainsi, tu étais amoureux, mais tu ne me le dirais pas. Cette excuse pourrie – « Je m'en sers comme marque-page ! » – voulait tout dire. Elle marquait la fin d'une conversation que nous n'aurions plus. Dommage.

J'étais assis sur le bord de son lit, et je souriais bêtement en repensant à toutes ces petites choses. J'étais sur un petit nuage duquel il me fit vite redescendre en me demandant :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien. Pourquoi ?

Que pouvait-il y avoir de particulier ? Nous étions amoureux ? Et alors ? Détail sans importance.

Je n'étais pas plus franc que lui. Alors il changea de conversation, enfin... pas vraiment, puisqu'il continua de parler de nous :

— Nous partons en vacances en août. Comme toi tu restes ici, j'ai demandé à mes parents si tu pouvais venir avec nous. Ils disent que ce n'est pas possible. S'ils changent d'avis, je te le dirai.

Je remontais sur mon petit nuage : tu me draguais pendant les fêtes d'anniversaire, tu cachais ma photo dans ta bibliothèque, et en mon absence, tu parlais de moi à tes parents, tu voulais même m'emmener dans tes bagages ! Trop cool ! Comment éviter un sourire radieux ? Mais avant tout, faire semblant d'être indifférent :

— Tant pis, ce n'est pas grave.

Si, c'était grave ! J'aurais trop aimé partir en vacances avec toi !

Je savais maintenant que je ne le laissais pas indifférent, mais cela me terrifiait, car je craignais, vu ses réactions, qu'il aurait du mal à me l'avouer. Devant son obstination à prétendre le contraire, je compris que notre relation serait toujours tendue, compliquée, et que je n'avais pas fini de souffrir.

Il valait mieux éviter le sujet, et me contenter de l'aimer « en secret. » En était-ce un ? Me contenter de ce qu'il pouvait me donner, sans exiger davantage. J'aurais du mal. Comment éviter ce thème quand il ne cessait de me prouver son amour ?

Pendant ce mois de juillet, pour nous occuper, nos mères organisèrent une sortie en pleine semaine pour visiter le Louvre, voir des statues sans bras et des tableaux sous verre ! Le Louvre ne m'enchantait guère, surtout avec Michael, cela promettait d'être grandiose si nous ne le perdions pas. En fait, c'était surtout chez lui qu'il était turbulent ; à l'extérieur, il était très raisonnable. Mais comment aurais-je pu refuser une journée à Paris avec Jérémy ?

Dans la partie Antiquité, je le vis en arrêt devant la statue d'un jeune Grec nu, qui exhibait sans pudeur ses attributs. Je m'approchai en silence et lui soufflai à l'oreille :

— Arrête de rêver.

Il s'en défendit instantanément.

— Je ne rêvais pas, je me disais simplement que ce jeune homme avait existé. Il est mort il y a tellement longtemps... Il ne reste que ça de lui. En même temps, il a laissé sa trace dans l'histoire, je ne suis pas certain d'en faire autant.

— Ça ne tient qu'à toi. Si tu le veux, je suis d'accord pour me lancer dans la sculpture.

— Ah ! Ah ! Ce n'est pas drôle !

Mais il riait autant que moi. J'aurais aimé sculpter son corps, l'observer pendant des heures, l'aider à prendre la pause... Qu'est-ce que j'aurais aimé. À défaut de sculpture, j'aurais pu le peindre. Je le fis, mais pas dans cette tenue.

Si les nus dans les musées attiraient l'attention de Jérémy, je remarquai que nous attirions, nous, l'attention de certains mecs. Ce n'était pas vraiment de la drague, mais des regards qui ne

trompaient pas sur leurs intentions. Me concernant, je m'étais habitué à ce genre de regard dans les lieux publics. Ce que je supportais moins, voire pas du tout, c'était que mon copain puisse en être la cible. Une jalousie furieuse me nouait le ventre. Je posais alors distraitement un bras sur les épaules de Jérémy, pour afficher clairement qu'il était déjà pris. Je vis plusieurs fois certains regards admiratifs se métamorphoser instantanément en haine ou mépris. Étonnant, non ?

Ce jour-là, au Louvre, tout se passa bien. Que dire d'autre ? Si ce n'est que, le soir, en allant au parking que le GPS nous avait indiqué à l'autre bout de la ville, nous traversâmes une petite rue tranquille. Et si ! Ça existe, dans Paris, les petites rues tranquilles ! Par une fenêtre ouverte, j'entendis jouer de la flûte. Un même, certainement, à sa façon hésitante de jouer et aux éclats de rire de ses copains quand il se trompait. J'eus soudainement l'impression d'avoir fait un bond dans le temps. L'atmosphère, le doux son de la flûte, mes hormones qui devaient pulluler, cette démarche amie à mes côtés... J'eus envie de le plaquer sous une porte cochère, de l'embrasser furieusement sur la bouche, en lui criant mon amour...

— Alors ! Qu'est-ce que tu fous ?

La voix de Jérémy me fit sursauter. J'étais resté bloqué en pleine rue, en plein fantasme ; un délicieux moment d'absence.

— J'arrive.

— Tu rêves ou quoi ?

— Oui. Comme toi devant la statue du jeune Grec. Et alors ?
C'est interdit ?

— Non... Heureusement.

— Tu entends cette flûte ? C'est trop beau...

Il écouta.

— Oui bon... c'est une flûte. Elles nous attendent.

— J'aimerais bien visiter Paris, seul, avec toi.

Il se figea, surpris et songeur en me regardant.

— Pourquoi pas, finit-il par dire.

— Qu'est-ce que vous faites ?

C'étaient les mères, maintenant, qui s'en mêlaient. Pas moyen d'être tranquilles cinq minutes. Même pas le temps de rêver. Jérémy ne me quittait pas des yeux, interrogateur. Puis il me fit une confidence :

— Moi aussi j'aime bien le son de la flûte.

Nous éclatâmes de rire. Avait-il deviné mes pensées ?

Dans les embouteillages, je poursuivis cette délicieuse rêverie. Je n'étais pas en voiture mais dans une calèche décapotée, comme on en voit dans les films entre Manhattan et Central Park. Le cocher nous faisait visiter Paris en jouant de la flûte, rue de Rivoli, la Concorde, l'Arc de triomphe... Jérémy me tenait la main. Je l'embrassais passionnément sur la bouche et lui protestait :

— *Arrête ! Pas ici... Et puis, je ne t'ai jamais dit que je t'aimais !*

— *Menteur ! Tu n'arrêtes pas. Chaque regard, chaque geste, chaque photo cachée, chaque mot, chaque SMS que tu m'envoies me prouve le contraire.*

— *Peut-être, mais il ne faut pas le dire.*

— *J'en ai marre de ces choses qu'il faut toujours cacher.*

— *C'est ainsi !*

Incroyable ! Tu le niais, jusque dans mes rêves.

Je rentrai chez moi encore plus amoureux. J'ignorais que ça faisait cet effet-là, le Louvre !

Le lendemain, en regardant les photos de Jérémy, une autre surprise m'attendait. On m'y voyait beaucoup. Pendant que nous photographions la « Vénus de Milo » ou le « Radeau de la Méduse », lui me mitraillait. Cette fois, il ne s'en cacha pas. Un détail important : sur chacune de ses photos, je me trouvais différent, presque beau ! Pour parvenir à un tel résultat, ne faut-il pas que le photographe soit amoureux de son modèle ?

J'hésitai à lui montrer les miennes...

Hélas, les meilleurs moments ont toujours une fin. Le mois d'août arriva, ses parents ne changèrent pas d'avis, et ils partirent sans moi en vacances en Ardèche.

Je reçu une carte postale très... laconique. Par contre, il me raconta tout dans ses SMS. Ce mois-là, il dut exploser son forfait.

À peine rentré, il vint frapper chez moi, tout sourire et tout bronzé, encore plus beau que d'habitude.

— Waouh ! Tu t'es endormi au soleil, ou quoi ?

— Tiens, c'est pour toi, dit-il en me tendant un petit sac plastique.

Je le regardai, étonné. Il avait pensé à moi, au point de me ramener un cadeau ! Cool ! J'ouvris le sac. Il contenait un bracelet en cuir noir avec des clous à têtes carrées en acier et deux sangles pour l'ajuster. J'étais tout gêné avec ce présent entre les mains. J'hésitais, comment le remercier ? Je le pris dans mes bras

et l'embrassai sur la joue. Je fus surpris par la force de son étreinte. J'avais compris, inutile de me dire que je t'avais manqué.

— Merci.

Puis, me relâchant, il me montra son bras droit en disant :

— Regarde, j'ai pris le même.

Je ne savais plus quoi dire, alors :

— Ça se porte au poignet droit ?

— Au gauche, tu as ta montre, non ?

— Ouais.

Comme j'avais du mal à le sangler, il m'aida. Nous avons été séparés si longtemps, il était enfin là, il me tenait la main, l'avant-bras... Et moi, en le regardant faire, je frissonnais de plaisir.

Quand certains nous suspectèrent d'être amoureux, Jérémy ôta son bracelet. Moi, je l'ai porté longtemps. Je n'ai jamais dit à Bryan qui me l'avait offert. Il ne me l'a jamais demandé.

Chapitre 08

La médiathèque

Je fréquentais assidûment la médiathèque, pas seulement pour le conservatoire et la peinture, mais aussi pour sa bibliothèque. En feuilletant le catalogue, je découvris un livre que je m'étais toujours promis de lire, mais qu'on ne trouve nulle part : « Les Amitiés particulières ».

J'angoissais déjà à l'idée de demander ce titre à la jeune femme de l'accueil. Je me contentai de lui montrer le catalogue en disant :

— Je voudrais ce livre, s'il vous plaît.

Tout y était : la forme, la politesse, l'hésitation... Je tremblais à l'idée qu'elle comprenne ma gêne. Sans un mot, ni aucune réaction singulière, elle tapa le titre sur son clavier d'ordinateur, comme si je lui avais demandé « Oui-Oui à la mer » ou « Martine à la campagne ». Une page s'afficha sur son écran, que je voyais légèrement de biais. En plus du titre, du nom de l'auteur, etc., il y avait aussi les noms des personnes qui avaient déjà emprunté ce roman. Pendant qu'elle partit chercher le livre dans les rayons, je restai stupéfait devant cette liste de noms, car le premier – donc le dernier à l'avoir lu –, c'était celui de Jérémy !...

Pour lire la suite de ce roman, commandez-le chez Publibook, sur Amazon ou bien d'autres sites. Version Ebook ou papier. (223 pages)